LE FUMEUR PATRIOTE,

OU

LE PHILOSOPHE ENRAGÉ.

Esprit philosophique, éternel divorce entre l'homme et la nature, maudit métier ! état de b. . . . re ! — Au f. . . . re tout cela. Est-il carcasse de *Clerc de Procureur* plus diaphane que la mienne ? Quelle récompense, après tant de travaux ; Triple F. . . . re ! Quoi ! après avoir usé ma cervelle à fronder d'énormes abus, il faudra que mon corps devienne un reverbere ; f. . tu pour éclaiter ceux qui feroient tentés de consacrer ainsi leurs talens à un siécle pervers ! B...re ! b...re ! cette pensée m'escamote l'ame comme un million de tonnerres. En effet, je suis un grand fou ; rongé de soucis, d'ennuis & de peines, passer les nuits à rêver comme un avare occupé de son trésor, et le jour à écrire ou à épier un ministre qui gaspille, comme un vieux jaloux qui rode autour de sa maison pour en écarter l'amour : sans pain, sans repos, sans espoir ; sans honneur, consacrer ma plume au plus f..tu siécle qui fut jamais ! O ma perruque ! ma perruque ! tiens

bon ; car, si je me croyois, je te crêperois les cheveux *unguibus et rostro*, et te f..trcis ensuite par la croisée..... O rage ! O mort! .... nom d'un déluge de volcans, d'éclairs, de tempêtes, de tonnerres et de tous les gouffres du tartare en furie avec ses sacrés chiens d'esprits immondes tous prêts à empaler la race félone de nos coïons d'aristocrates ! Que ne m'a-t-on f.. tu cent soufflets bien serrés, plutôt que le souffle qui me fit sortir du néant, pour venir dans ce monde battre les pauvres, et foutimasser les belles-lettres ! .... Perfide baiser ! fatal amour qui m'as f.. tu dans le calice de la volupté, pour me mouler un nez de chien courant, des yeux d'Argus, une langue de plaideur & des oreilles de musicien, puisse-tu les reprendre comme tu me les as donnés ! Sourd, aveugle & muet, c'est comme il faut être pour vivre dans ce siécle-ci. Oui, f...re ! heureux celui qui peut aujourd'hui ne rien voir, ne rien entendre et ne rien dire ! quel voile officieux que celui qui me cacheroit les abus et les sottises que je vois de toutes parts ! — La nature humaine est gangrénée pour jamais ; je n'y vois pas de remede : le vice jouera toujours la vertu par dessous la jambe, et le monde est trop vieux, trop malin, le b...re, pour se laisser brider par les loix séveres de l'honneur, de la probité, de la sagesse, de la pudeur, de la confiance : c'est un chêne à ployer, qu'un géant ne sauroit embrasser. — Sans passions,

toutefois, raisonnons un peu sur cela. Pourquoi ne verroit-on jamais renaître les vertus d'où découlent la gloire et la prospérité d'un empire ? N'avons-nous pas des sages dans notre assemblée, et des héros dans nos districts ? Ce qui résulte déja de leurs travaux, n'est-il pas une preuve de leur profonde sagesse, et le présage d'un bonheur prochain ? Les droits de l'homme ne sont-ils pas décrétés ? La liberté n'est-elle pas conquise ? Et dorénavant, le mérite seul ne sera-t-il pas admissible aux emplois les plus élevés, fût-il caché dans la classe la plus indigente des peuples ? Sans doute, je le crois : mais c'est ce qu'il faudra voir, f...re. En attendant, je mourrai de faim, moi, ainsi que mes collégues, ces pauvres rejettons de la littérature, qui, nés pour rendre hommage à la vérité, n'ont plus que le choix de se taire ou de mentir impunément ; car, triple f...re, sans la liberté de la presse, comment déférer un traitre à la nation ? comment dévoiler l'intrigue d'un b...re de tartuffe, plus scélérat que celui de Moliere, et qui se fait des partisans qui lui fraient un chemin aux plus belles places, d'où il peut, à son gré, f...re malheur à un peuple crédule, et qui semble n'avoir encore de sa liberté prétendue, que le plaisir d'en parler ?.... Oui, mais on craint les libelles ; et il n'est rien de si dangereux, me dira-t-on, que ces sortes d'ouvrages. On craint les libelles !... mille dieux ! cela fait

honneur au patriotisme ! On craint les libelles ! . . . mais n'en fût-il jamais dont on ne puisse dire : hier, c'étoit une calomnie, aujourd'hui c'est une vérité ? Au reste, je ne m'oppose point à une recherche exacte de ces écrits, qui n'ont que le caractère du mensonge et du courroux rampant de l'aristocratie aux abois. Non, de par Dieu ! Mais tant qu'il ne sera pas permis d'appeler (comme Boileau), un chat, un chat, et N. . . . un frippon, au f. . . re la liberté. Le patriotisme, mille dieux, ne seroit qu'un feu de paille, si, fort de cette vertu, la lecture momentanée d'un ouvrage incendiaire pouvoit éteindre en nous ce feu sacré, à la lumière duquel toute calomnie et toute éloquence insidieuse doivent appeler l'auteur ! . . . Allumons ma pipe, f. . . re, et fumons, car la bile me noie le cœur, au point que je ne répondrois plus, ni de la philosophie, ni du philosophe.

De l'imprimerie des Patriotes. 1790.